



D.M. BERNARD

Non, ce n'est pas à Arletty que Jean-Louis Barrault dédie la pantomime de Baptiste mais à... Madeleine Renaud.

Nous voici dans l'été, le bel été, ce «midi le juste» si cher à Jean Giraudoux... Instant privilégié, moment de détente, de farniente, où l'on se prend à réfléchir sur la saison passée.

Il faut bien le reconnaître, tout y a été singulièrement bousculé, avec le record absolu des spectacles annoncés et affichés qui n'eurent pas lieu, et également les contradictions permanentes dans l'organisation officielle de l'année du Bicentenaire, guerres fratricides dignes des plus beaux pugilats. Mais qui oserait encore aujourd'hui demander le bi-centenaire de quoi?

«La Révolution est la rotation totale de la terre, sur elle-même» déclare Maurice Béjart qui vient de faire sa *Danse en révolution* dans un palais... Un palais, oui, et le plus grand par sa superficie, le Grand Palais précisément.

Spectacle géant dans une salle inventée pour lui et géante elle aussi. Apogée de la mode kolkhozienne des distractions de masse. Deux heures quinze sans entracte. Pas question, même à la générale (on connaît l'importance médiatique de l'entracte dans une générale) de saluer les copains dans la salle. Personne ne s'y reconnaît, personne ne s'y retrouve. La convivialité mondaine relationnelle est laissée au vestiaire. Dès que la foule entre dans l'enceinte, elle se sent

anonyme comme celle des 300 000 spectateurs qui virent la reconstitution de la procession d'ouverture des états-généraux à Versailles...

Aperçue, par hasard et par chance, la merveilleuse Liliane Grunwald devait bien songer en voyant ces gradins craquant sous le poids de ce monde rassemblé, à son cher et vieil autre palais, le Palais des Sports.

Sous l'admirable vernière (comme pour les représentations en plein air au Trianon du *Mariage de Figaro* avec Francis Perrin), il faut attendre la vraie star de la soirée: la nuit. Impossible de commencer sans elle! Elle est arrivée ce soir-là à 21 h 45... Et je pensais en l'attendant, cette nuit, assis dans ma cuvette de plastique rouge (chacun la sienne), non pas à Rika Zarai, mais à un spectacle vu dans l'après-midi par une des plus belles et des plus chaudes journées du printemps... Un de ces temps divins pour aller à la pêche dans un décor de Sisley ou de Renoir... Et, simplement parce qu'on avait beaucoup insisté pour que j'y vinsse, je perdais une heure et demie pour parvenir jusqu'au Café de la danse où l'on jouait à 15 h 30 *Ophélie song*, opéra-minimal. Catherine Sauvage et Cora Vaucaire ayant chanté dans ce lieu, j'aurais certainement dû en connaître le chemin, seulement voilà, il est si difficile à trouver, que

l'on mesure dans cette épreuve supplémentaire le prix de son plaisir...

Ophélie song c'est Hamlet vu par la lorgnette d'Ophélie, un fragile requiem chanté par une adolescente sacrifiée, dont les eaux de la rivière recueillent la chanson. Dansé et chanté à la perfection, il me rappelait les tout premiers et timides spectacles si confidentiels de Maurice Béjart débutant. Qu'en aurait-il donc pensé, lui, le géant de la «*Danse en révolution*», du sommet quasiment inaccessible de sa gloire, dans le somptueux écrin de cristal de son Grand Palais, s'il était venu là, au minuscule Café de la danse... Peut-être aurait-il ressenti cet imperceptible frémissement, ce tendre trouble à peine effleuré de voir sa jeunesse qui passe...

N° 16 JUILLET / AOUT 1989

JOYCE

THEATRE

Here we are in summer, beautiful summer, that "true noontide" so dear to Jean Giraudoux... A privileged instant, a moment of relaxation when one takes time to reflect on the season past.

We must note, however, that everything is topsy-turvy, what with the absolute record of shows announced and posted which then did not take place, and also the permanent contradictions within the Year of the Bicentennial's official organization, fratricidal wars worthy of the loveliest brawls. But who would still dare today to inquire: What bicentennial?

"The Revolution is the complete rotation of the earth upon itself," declares Maurice BÉjart, who just performed his *Danse In Revolution* in a palace... Yes, a palace, and the biggest by its size, the *Grand Palais* in fact.

A giant show in a space refurbished for this purpose and giant itself. The apogee of the kolkhozian mode of entertaining the masses. Two hours, fifteen minutes with no intermission. No question, even at the dress rehearsal of waving to friends in the hall (the media importance of intermission at a dress rehearsal is well known). No one recognized one another, no one met anyone else. Society greetings were left in the cloakroom. As soon as the crowd entered the house, they felt anonymous, like the 300,000 spectators who saw the reenactment of the opening of the States-General at Versailles this Spring...

Having glimpsed, by accident, the marvelous Liliane Grunwald was to have one's thoughts turn, upon seeing these tiers creaking under the weight of the assembled multitude, to her dear and old, other palace, the *Palais des Sports*.

Under the glass roof (as for the outdoor performances of the *Marriage of Figaro* with Francis Perrin at the Trianon), we had to wait for the true star of the evening: nightfall. We could not begin without her! She arrived that evening at 9:45pm... And I thought while waiting, that night, seated in my red plastic wash tub seat (to each his own), not of Rika Zarai, but of a show seen in the afternoon during one of the most beautiful and hot days of Spring... One of those divine times to go fishing in a Sisley or Renoir landscape... And, simply because someone had so insisted that I should come, I spent an hour and a half trying to reach the *Café de la Danse* where, at 3:30pm, *Ophélie Song*, an *opéra minimal* was being performed. Catherine Sauvage and Cora Vaucaire having sung in this place, I certainly should have known the way, but there you have it, it was so difficult to find that the price of one's pleasure is measured in this added test... *Ophélie Song* is Hamlet seen through Ophelia's opera glasses, a fragile requiem sung by a sacrificed adolescent whose song will be gathered by the waters of the river. Danced and sung to perfection, it recalled to me the very first and timid, so intimate shows of a beginning Maurice BÉjart. What would he then have thought of it, he, the giant of *Danse In Revolution*, at the quasi-inaccessible summit of his glory, in the sumptuous crystal jewel case of his *Grand Palais*, if he were to have come there, to the tiny *Café de la Danse*... Perhaps he would have felt that imperceptible trembling, that tender trouble, hardly touched, of seeing one's youth passing...

CHRISTIAN FREYBURGER

JOYCE, 16 (JULY/AUGUST 1989)